John Friede, Gregory Hodgins, Philippe Peltier, Dirk Smidt, Robert L. Welsch, *New Guinea Art, Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede*

San Francisco - Milan, Fine Arts Museums of San Francisco - 5 Continents Editions, 2005

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/648>

DOI : 10.4000/jso.648

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 207-208

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « John Friede, Gregory Hodgins, Philippe Peltier, Dirk Smidt, Robert L. Welsch, *New Guinea Art, Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 122-123 | Année 2006, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.648>

COMPTES RENDUS

Judith M. HEIMANN, 2005. *Le Dernier des Derniers. La vie extraordinaire de l'anthropologue Tom Harrisson*, traduit de l'anglais par Jean-François Baré, Toulouse, Octarès éditions, 428 p., cartes, 46 illustrations hors texte.

Pendant quelques mois, le retentissement de *Savage Civilisation*, livre anticolonialiste consacré aux naturels des Nouvelles-Hébrides, à leur passé et à leur condition présente, a hissé son auteur Tom Harrisson, qui n'avait que 26 ans en 1937, à la hauteur des grands anthropologues de son temps. Jeune ornithologue en rupture d'études venu s'associer à des expéditions scientifiques dans l'Arctique, à Bornéo puis à Santo et dans d'autres îles du Vanuatu actuel, il était novice en ethnologie, ce qui lui fut aussi reproché, par Raymond Firth notamment. Mais en conjuguant ses souvenirs et ses photographies « de terrain », un colossal dépouillement d'archives historiques et coloniales, et les observations déjà anciennes de John Layard qu'il était parvenu à circonvenir, il a réussi à composer une « somme » qui reste aujourd'hui passionnante et indispensable, malgré ses faiblesses et ses imprécisions. Il faut lui être également reconnaissant d'avoir décidé Layard à publier *Stone Men of Malekula*, en 1942, « classique » dont la valeur n'est plus à souligner.

L'activité incessante et parfois brouillonne de Tom Harrisson l'a porté à s'instituer, de 1946 à sa mort en 1976, en spécialiste de Bornéo et plus précisément du Sarawak, dont il a dirigé le musée pendant vingt ans, et révélé le passé archéologique avec des « méthodes » aujourd'hui condamnées. L'étude de cette personnalité, fascinante en elle-même, livre aussi beaucoup d'aperçus suggestifs sur le milieu des anthropologues et des universitaires britanniques de l'entre-deux-guerres, leurs petites querelles et leurs grandes ambitions. De retour des Nouvelles-Hébrides, tout en achevant *Savage Civilisation*, Tom Harrisson s'était associé avec de jeunes intellectuels de gauche pour appliquer à la classe ouvrière anglaise ce qu'il croyait, à cette époque, définir le regard anthropologique, et il reçut à cette occasion l'appui de Malinowski. L'entreprise qui en découla, *Mass Observation*, et qui recueillit des résultats appréciables, est l'un des rares exemples concrets de sociologie du point de vue anthropologique, quand c'est l'inverse qui s'est plutôt imposé.

Dans son étude saluée par de nombreux commentateurs à sa parution en 1999 (Hawaii University Press) et rééditée en format de poche, Judith Heimann

suit son personnage, qu'elle a approché à quelques occasions, dans ses péripéties parfois les plus intimes. N'étant ni anthropologue ni historienne de formation, elle en livre une « biographie à l'américaine », mais avec nombre de détails relevant de la « biographie intellectuelle ». Jean-François Baré et les éditions Octarès ont eu le courage, qu'il faut saluer, d'en publier une version française à laquelle on peut reprocher d'avoir été insuffisamment révisée, et de ne pas offrir la bibliographie et l'index des éditions anglo-saxonnes, mais qui a le mérite de familiariser le public francophone avec l'un des chercheurs les plus excentriques du xx^e siècle, auteur, avec *Savage Civilisation*, d'une œuvre qui garde tout son intérêt et son éclat, même si elle a marqué l'ethnologie océanienne à la façon d'une étoile filante.

Gilles BOUNOURE

John FRIEDE, Gregory HODGINS, Philippe PELTIER, Dirk SMIDT, Robert L. WELSCH, 2005. *New Guinea Art, Masterpieces from the Jolika Collection of Marcia and John Friede*, San Francisco - Milan, Fine Arts Museums of San Francisco - 5 Continents Editions, tome I : 630 p., environ 600 illustrations ; tome II : 206 p., illustrations, bibliographie, glossaire, index, cartes.

Riche homme d'affaires issu d'une famille fortunée et ouverte à l'art moderne européen, John Friede dit avoir passé quarante ans à rassembler (ou plus exactement à sélectionner parmi tous ceux qu'il a possédés) les trois mille objets de Nouvelle-Guinée constituant aujourd'hui sa collection, et dont six cents, depuis peu exposés dans des salles aménagées spécialement dans le nouveau bâtiment abritant le *De Young Museum* de San Francisco, font l'objet de ce livre colossal. Le premier tome est un album réunissant les très belles photographies en pleine page de ces objets, avec notices succinctes, précédées d'un essai autobiographique du collectionneur, le second présente des articles destinés à éclairer cet ensemble, ainsi que le catalogue détaillé des objets, tel que John Friede a tenu à le rédiger en personne. L'ouvrage offre un répertoire superbe, sinon complet, des arts de la Nouvelle-Guinée.

Parmi les articles du second volume, il ne devrait y avoir de débat ni sur celui de Robert L. Welsch, consacré à l'histoire des collectes occidentales en Nouvelle-

Guinée depuis 1870 (pour faire suite à ses recherches sur celles d'A. L. Lewis), ni sur celui de Philippe Peltier, dévolu à la « révélation » tirée des arts océaniques par les avant-gardes européennes du ^{xx}^e siècle, et spécialement par les surréalistes. En revanche, dès son titre, « Major themes in New Guinea Art », l'étude de Dirk Smidt désigne la difficulté à laquelle elle s'attaque : peut-on parler d'unité artistique de la Nouvelle-Guinée, et dans quelles limites ? La discussion est impossible à rouvrir ici. Le dernier article, dû à Gregory Hobbins, présente la méthode de datation (C14 par spectrométrie de masse) appliquée par son laboratoire aux objets de cette collection, dont certains remonteraient au premier millénaire de notre ère. Il ne fait pas mystère des variations observées dans le C14 atmosphérique au cours des derniers siècles, et qui constituent pour les sceptiques un argument de plus pour se gausser de cette méthode de datation encore controversée.

Riches de localisations inédites et d'identifications intéressantes, les notices de John Friede, qui eut des relations privilégiées avec Douglas Newton et ses collaborateurs du *Metropolitan Museum* de New York (dont il fut aussi « conservateur adjoint pour l'Océanie »), visent et atteignent bien souvent les exigences des catalogues de musées, non sans silences sur les sources de tel renseignement fourni par l'éminent collectionneur ou les circonstances de collecte de tel objet (connues ou subodorées par les « connaisseurs » du marché) qui les rendent parfois peu utilisables. Quant à la collection, elle n'appartient pas encore au *De Young Museum*, seulement fort à ce jour d'une « promesse de donation », processus souvent complexe outre-atlantique et dont ce livre ne révèle pas les arcanes. On ne sait s'il y aura d'autres livres sur cet ensemble, comme l'écrit John Friede, ni si la collection Jolika (réunion de la première syllabe du prénom de ses enfants) est appelée à évoluer au fil des achats que poursuit son actuel possesseur. En tout cas, son livre met à la disposition des amateurs et des spécialistes des traditions artistiques de la Nouvelle-Guinée une documentation inespérée, et dont l'étude pourrait renouveler leurs connaissances sur de très nombreux points.

Gilles BOUNOURE

Maléta HOMBOUY et Isabelle GOULOU, 2005. *Wanakat Kaori - L'enfant Kaori, conte kanak en français-iaai*, Nouméa, Éd. Grain de sable jeunesse et Centre

culturel Tjibaou, 28 p., illustrations, lexique, CD audio bilingue français-iaia,

Après *Téa Kanaké, l'homme aux cinq vies* et *Mèyèno* (voir *ISO* 120-121, p. 201-202), voici la troisième parution de cette nouvelle collection¹ destinée aux enfants et inspirée de la tradition orale kanak. Comme pour le précédent, *Mèyèno*, on ne peut que se féliciter de la qualité tant de l'histoire écrite en iaai par Jocelyne Maléta Hombouy², originaire d'Ouvéa, et traduite en français par Guidony Wea, que des illustrations réalisées par Isabelle Goulou³. Ces dernières, aux tons chauds où les bleus – de l'eau – et les verts – des forêts – dominant, ont été réalisées au stylo à bille bleu, pour laisser apparaître par contrastes et effets d'ombres et de lumières les contours des personnages – dans les tons jaune orangé – et de la forêt. Puis chaque image a été colorisée à l'ordinateur. Il faut noter que cet ouvrage est le résultat d'un travail commun réalisé à l'initiative de la médiathèque du centre culturel Tjibaou. Et Liliane Tauru (en français) et Marie Tchako (en iaai) ont prêté leur voix pour donner vie à ce récit sur le CD.

C'est ici l'histoire d'une femme, Nani, qui a perdu son mari, disparu en mer, car il n'avait pas respecté les présents coutumiers préalables à l'abattage du tronc ayant servi à faire sa pirogue. Le contrevenant a donc payé de sa vie sa faute ! Et la veuve éplorée, à la recherche d'un signe de son époux défunt, rencontre dans la forêt, monde des esprits et des ancêtres par excellence, une autre « femme » qui pleure aussi un être cher, un de ses fils décédés, le grand kaori abattu. C'est la gardienne du monde des eaux, mère de tous les arbres de la forêt, qui apparaît dans un trou d'eau⁴, thème des plus classiques de la tradition orale kanak : c'est souvent en effet le symbole de l'entrée du pays des morts et du monde des esprits. Comme il se doit pour s'adresser à un ancêtre, Nani l'appelle « grand-mère » et l'implore de lui rendre son mari qu'elle garde prisonnier pour le punir d'avoir tué son fils sans le lui avoir demandé ! Le prix à payer pour le récupérer est le fruit de leur amour que Nani porte dans son ventre : un enfant à naître, le premier du couple, contre celui qui a été abattu. Une fois scellé l'accord entre les deux « femmes », Nani rentre chez elle où elle retrouve son époux. Et, à la place du grand kaori abattu pousse un jeune plant, symbole de l'enfant de Nani sacrifié, qui sera le futur maître du monde de l'eau et de la forêt. Une larme de la mère et la pluie fine qui tombent sur la jeune pousse produisent un léger murmure à l'oreille la mère éplorée disant : « Je te pardonne ».

1. Collection de contes kanak contemporains co-éditée par l'Agence de développement de la culture kanak et les éditions Grain de sable jeunesse.

2. Encouragée dans son projet par l'atelier d'écriture théâtrale qui s'est tenu à la bibliothèque Bernheim de Nouméa avec Nathalie Papin. Jeune femme kanak originaire des îles et âgée de 32 ans, l'auteur a toujours vécu à Nouméa et sur la Grande Terre.

3. Elle a suivi en 2004, avec plusieurs artistes calédoniens, l'atelier de travail dirigé par l'illustratrice de renom Katy Couprie. Âgée aussi de 32 ans, l'illustratrice est originaire de la tribu de N'dée à Païta. Auparavant, après avoir suivi deux années intensives de cours à l'école d'Art de Nouméa et assuré quatre chantiers-fresques avec la mairie de Nouméa, elle a été sensibilisée à l'infographie par l'intermédiaire de Jean-Pierre Le Bars et elle a effectué en Nouvelle-Zélande une formation pour obtenir un *Bachelor of Computer Graphic Design*.

4. Trou d'accès à la nappe phréatique ; notons que la notion de trou, d'ouverture est d'importance... dans toutes les langues kanak. C'est souvent un passage entre deux états.